Haar, Gerrie ter (ed.). – *Imagining Evil. Witchcraft Beliefs and Accusations in Contemporary Africa*

Trenton, Africa World Press, 2007, biblio., index, 348 p.

Sandra Fancello

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafrcaines/9542>

DOI : 10.4000/etudesafrcaines.9542

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 7 avril 2008

Pagination : 356-359

ISBN : 978-2-7132-2141-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Sandra Fancello, « Haar, Gerrie ter (ed.). – *Imagining Evil. Witchcraft Beliefs and Accusations in Contemporary Africa* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 189-190 | 2008, mis en ligne le 10 avril 2008, consulté le 08 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/9542> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafrcaines.9542>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Haar, Gerrie ter (ed.). – *Imagining Evil. Witchcraft Beliefs and Accusations in Contemporary Africa*

Trenton, Africa World Press, 2007, biblio., index, 348 p.

Sandra Fancello

- 1 Cet ouvrage collectif, introduit par Gerrie ter Haar, se présente d'emblée comme ambitieux. Il ne s'agit pas ici d'un nouvel ouvrage sur la sorcellerie en Afrique s'ajoutant à la longue liste des travaux déjà produits et connus sur le sujet. Celui-ci s'inscrit dans une démarche originale qui se veut d'abord engagée et réflexive. Dès son introduction, l'auteur soulève la question du sens de la recherche sur un phénomène social qui échappe aujourd'hui aux règles traditionnelles d'accusation de sorcellerie, aux processus de régulation des conflits intrafamiliaux ou villageois, au point d'atteindre un niveau de violence et des formes de passage à l'acte inattendus, principalement en milieu urbain, mais pas uniquement.
- 2 L'ouvrage rassemble plusieurs contributions d'auteurs africains et européens, malheureusement limitées aux pays anglophones, dont le Ghana, premier terrain de l'auteur, mais également l'Afrique du Sud et le Nigeria, deux pays au sein desquels la violence sorcellaire envahit jusqu'à l'imaginaire de l'espace public, les médias et même la sphère politique et économique (Nyoka Nyaga). Côté francophone, est paru en 2006 l'ouvrage collectif *Justice & sorcellerie*¹, qui, partant du même constat de recrudescence de la sorcellerie en Afrique et tout aussi engagé, se distingue plutôt par sa posture accusatrice au point de laisser place à des propos de pasteurs (protestants et catholiques charismatiques) sur les moyens de lutte contre la sorcellerie. Ce dossier témoigne d'un rapport d'évidence à la réalité des actes sorciers, qui ignore les interrogations et les perplexités formulées *in fine* par les anthropologues invités (Geschiere, Benoît, Bensa). L'évidence d'une sociologie qui crédite le point de vue de la victime « accusatrice », qui se déclare ensorcelée, mérite au moins un éclairage anthropologique du système des places occupées et de l'enjeu de la posture victimaire. Les deux ouvrages ne sont donc pas vraiment complémentaires, mais l'écart de point de

vue sur un phénomène aussi complexe que la sorcellerie en Afrique renseigne déjà le lecteur.

- 3 Les contributions rassemblées ici sont le produit d'un vaste programme coordonné par deux universités : l'Université de Limpopo en Afrique du Sud et l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas durant les années 1999 à 2001. Financé par le gouvernement hollandais dans le cadre du *South Africa-Netherlands Research Program on Alternatives in Development*, le projet visait à lutter contre l'augmentation des meurtres liés aux accusations de sorcellerie, notamment dans la province de Limpopo. Il s'agit donc d'une démarche anthropologique qui se veut appliquée et impliquée face à un phénomène qui interpelle directement les anthropologues sur le terrain. L'augmentation des accusations de sorcellerie, mais surtout la violence et les conséquences meurtrières de ces procès en sorcellerie, souvent à l'égard des femmes, mais également, depuis peu, des « enfants-sorciers », attestent d'une dérive inquiétante des procédures traditionnelles dans le traitement des « affaires de sorcellerie ». Cet ouvrage se veut donc engagé dans la compréhension des formes contemporaines de la sorcellerie africaine et vise à combler un vide ethnographique sur le drame personnel vécu par les individus accusés. C'est ce phénomène sociologique, ce tournant historique, où la « croyance » (« *belief* ») passe à « l'action », du soupçon à l'accusation sans médiation, voire à l'agression directe, que tentent d'analyser ces contributions qui réunissent anthropologues, historiens, sociologues des religions, philosophes et théologiens.
- 4 Pour Gerrie ter Haar en effet, l'approche essentiellement sociologique ou anthropologique limite trop souvent la prise en compte des enjeux moraux et éthiques que soulèvent ces accusations, ces « chasses aux sorciers », notamment à l'égard des Droits de l'Homme (Ellis), mais aussi de la femme (Akrong). Les contributions rassemblées s'efforcent donc d'adopter une approche inhabituelle de la sorcellerie, afin d'appréhender ce phénomène dans toutes ces dimensions humaines, sociales, éthiques, du point de vue des « acteurs » impliqués, activement ou passivement, dans le cercle du soupçon et de l'accusation, mais également du point de vue des chercheurs, dans leur posture difficile et parfois discutable, d'observateurs extérieurs. Cette approche peu commune a le mérite de poser la question de l'implication du chercheur, autant que des autorités locales et internationales, face à un phénomène social violent, parfois meurtrier, qu'aucune politique publique de sensibilisation, voire de répression, ne parvient à juguler. Lorsque l'accusation de sorcellerie aboutit à la mise à mort des « accusés », le confort méthodologique de l'observateur extérieur, fut-il anthropologue, interpelle le sujet moral. Le chercheur lui-même, confronté à ses propres affects et à ses valeurs, est mis au défi de redéfinir l'objet et le sens de sa mission sur le terrain. Le passage de la violence de l'imaginaire sorcellaire à la violence faite au corps interpelle directement le chercheur, dont la posture d'extériorité, même d'un point de vue juridique, surtout en Europe, apparaît de moins en moins défendable. Pour illustrer ce parti pris de l'implication, certaines contributions d'auteurs africains sont explicitement basées sur des expériences personnelles autant que sur l'observation et le recueil de données. Une approche périlleuse qui n'échappe pas à tous les pièges du « témoignage de soi » ou de l'aspect narratif des études de cas, mais qui s'avère instructive.
- 5 Outre les considérations novatrices d'ordres éthique et méthodologique soulevées par cet ouvrage, certaines contributions apportent un éclairage nouveau sur l'extension du champ de l'imaginaire sorcellaire, notamment vers l'Europe et les États-Unis (Ellis, ter

Haar). À travers ces « affaires de sorcellerie » l'on assiste aussi à la transnationalisation du phénomène de l'accusation de sorcellerie, ainsi qu'à une large diffusion des « histoires de sorcellerie », comme le montrent les contributions portant sur les communautés chrétiennes en Europe. Comme en Afrique, où le diagnostic des pasteurs joue un rôle public majeur, la contribution des Églises africaines implantées en Europe est au cœur du sujet. La migration africaine vers l'Europe s'accompagnait déjà de l'importation d'Églises africaines, prophétiques et pentecôtistes, dans le paysage religieux européen. Ces Églises, étant composées à majorité de fidèles africains, il n'est pas étonnant d'apprendre que, dans le cas de la Hollande longuement étudié par Gerrie ter Haar : « African Christians in the Netherlands believe as much in the presence and reality of witchcraft powers as they do in Africa itself » (ter Haar, p. 94). En revanche, les logiques de l'accusation de sorcellerie prennent d'autres voies que celles observées dans le contexte africain. Ici, le rôle et le discours des pasteurs pentecôtistes sont déterminants. La violence de l'imaginaire sorcellaire est entretenue par la théologie de la libération (délivrance et exorcisme) qui se présente comme le principe explicatif de tous les maux de l'existence, et qui aboutit parfois à l'accusation, directe ou indirecte, comme voie de libération de la souffrance et du Mal.

- 6 Plusieurs articles pointent la contribution active des Églises dans le phénomène de recrudescence de la sorcellerie (Bongmba), voire de l'accusation et de la dénonciation plus ou moins indirectes, de membres de la famille, encouragées par les pasteurs au cours de séances de délivrance (Kgatla). Les guérisseurs traditionnels ne sont pas épargnés. Nyoka Nyaga n'hésite pas à établir un lien de corrélation entre le recours aux guérisseurs, motivé par la croyance en la sorcellerie, et le taux de mortalité des malades du sida en Tanzanie, notamment dans la région de Mara. Pour cet auteur, la croyance en la sorcellerie est aussi certaine parmi les *leaders* religieux (traditionnels, chrétiens et musulmans) qu'au sein des Organisations non gouvernementales. Mais « l'ennemi » n'est pas nécessairement l'étranger. Le soupçon porte plus souvent sur la famille et le voisinage immédiat au point de réguler les relations sociales de proximité : « Belief in witchcraft causes parents to discourage their children from eating in neighbours' houses and interacting with strangers. Children are also encouraged to look for marriage partners among families which have never been associated with witchcraft, particularly in harming a relative » (p. 263). Ainsi, la croyance en la sorcellerie, les formes d'accusation par lesquelles elle se traduit et les actes de violence auxquelles elle aboutit pénètrent toutes les sphères de la vie sociale et tous les niveaux de relations humaines, depuis l'espace public et politique aux relations familiales et villageoises. Toutes les catégories d'acteurs s'y trouvent confrontées et, croyants ou non, mis en demeure de se positionner. La sorcellerie se présente ainsi comme un défi à l'anthropologie sociale et culturelle, particulièrement en Afrique. Le brouillage des catégories locales, chrétiennes et musulmanes contribue à alimenter un vaste champ de l'imaginaire sorcellaire qui se confond avec le Mal (*evil*), les démons, voire le Diable (*devil*) au point que, dans les milieux chrétiens africains, la figure de Jésus est presque éclipsée au profit de celle de Satan (van Beek, p. 294). Un constat connu, qui rejoint les analyses de Birgit Meyer² et qui fait du Diable « l'agent double de la conversion », selon l'expression d'André Mary³.
- 7 L'ouvrage rassemble ainsi un nombre important de contributions qui insistent toutes sur la violence accrue des accusations de sorcellerie et leur dénouement dramatique pour les « accusé(e)s », sorciers et contre-sorciers. Tandis que, de leur côté, les Églises chrétiennes apportent leur soutien aux forces de l'ordre, les recours en justice contre

les « chasseurs de sorciers » ne constituent pas un réel moyen de lutte, tant la croyance en leurs pouvoirs effraie les populations : « It was evident that many people feared to imprison witch-hunters because of their believed magical powers » (Hinfelaar, p. 242). Ainsi, la croyance des uns alimente le pouvoirs des autres au détriment des victimes de tous bords.

NOTES

1. Éric DE ROSNY (dir.), *Justice et sorcellerie : colloque international de Yaoundé, 17-19 mars 2005*, Paris, Karthala ; Yaoundé, Presses de l'UCAC, 2006 (voir le compte rendu sur cet ouvrage dans ce numéro).
2. Birgit MEYER, *Translating the Devil : Religion and Modernity among the Ewe in Ghana*, Trenton, Africa World Press, 1999.
3. André MARY, « La diabolisation du sorcier et le réveil de Satan », *Religiologiques*, 18, 1998, pp. 53-77.